

UPA – Atelier Regards croisés – Mars 2021
Impressions de lecture à propos de "Coïncidences, nos représentations du hasard"
de Gérald Bronner – Vuibert, novembre 2007

Bien qu'encore sous le coup d'un semi-confinement (couvre-feu et locaux universitaires inaccessibles), nous avons pu cette fois profiter du beau temps et débattre *in vivo* grâce à l'hospitalité d'Aline et Claude Soutif, qui nous ont accueillis le 23 mars dans leur agréable jardin. Qu'ils en soient remerciés.

Le présent compte-rendu comportera donc trois parties :

A. Présentation et commentaires de Claude Soutif, qui nous a proposé ce texte (pages 1 à 4).

B. Les commentaires et contributions écrits concernant "Coïncidences" (pages 4 à 16).

C. Brève synthèse des débats du 23 mars (pages 16 – 17) – pour éviter les répétitions, j'ai volontairement simplifié les interventions de celles et ceux qui se sont aussi exprimés par écrit ; pour le détail, voir la partie B.

A. Présentation de Claude Soutif :

Ceux qui ont assisté à mon intervention du 17 décembre 2019 (dans la vie d'avant) « Puissance et pouvoir des biais cognitifs », retrouveront dans le texte de Gérald Bronner une partie de la question abordée lors de cette intervention, en particulier sur le hasard. Le texte de Bronner avait été une de mes sources principales.

1 Gérald Bronner

Sociologue universitaire. Je reprends des éléments du portait fait dans Libération le 3 avril 2019 "[Libération](#)" «Gérald Bronner est ce qu'on appelle un sociologue rationaliste. Spécialiste des thèses complotistes et des croyances collectives, ce professeur à l'université Paris-Diderot tente d'ouvrir les sciences humaines et sociales aux sciences cognitives et aux neurosciences. » Élève de Raymond Boudon « ...Raymond Boudon, décédé en 2013, est le chef de file de «l'individualisme méthodologique», courant traditionnellement opposé au «déterminisme social», incarné par Pierre Bourdieu, disparu en 2002. Vieille querelle qui renvoie aux fondements de la discipline à la fin du XIX^e siècle, lorsque deux écoles de pensée, celles de Max Weber et d'Émile Durkheim, s'affrontent pour imposer leur propre interprétation du monde social. Là où Weber et Boudon défendent la liberté de choix des individus, Durkheim et Bourdieu considèrent qu'ils sont davantage gouvernés par des variables socio-économiques. »

Je vous laisse lire l'article dans son intégralité et je ne rentrerai pas dans un débat (querelle) entre individualisme et déterminisme social, sortant largement de mes compétences et avec l'intuition (impression, subjectivité...) que l'individu est influencé largement par son milieu mais que comme chacun il a son libre arbitre, sa propre force, sa résilience, sinon il ne serait qu'une marionnette prédéterminée (image déprimante de la vie humaine). Je pense que son travail mérite considération et étude, indépendamment de d'où il vient ? d'où il parle ? quels sont ses amis ? quels sont ses adversaires ?

2 "Coïncidences", le livre.

Ce texte a été publié en 2007 et illustré par des dessinateurs de « Charlie hebdo ».

Il se divise en 4 parties.

- Coïncidence et mauvaises perceptions du hasard
- Les négations du hasard : « ça n'est pas une simple coïncidence »
- La manipulation du hasard
- Pourquoi on prend des vessies pour des lanternes

Dans le premier chapitre sont exposés les 3 biais cognitifs qui nous conduisent à des erreurs de jugements :

- Le biais de confirmation qui nous amène à ne voir et à ne prendre en compte que ce qu'à quoi nous croyons déjà ou que nous croyons savoir. On cherche plus à confirmer une hypothèse qu'à l'infirmier, à conforter son opinion qu'à la confronter à celles qui nous sont étrangères.
- La négligence de la taille de l'échantillon, ne pas voir que même rare voire exceptionnel un événement peut survenir au hasard. Exemple le train Miami New-York qui en 1983 va subir successivement 4 aléas (1 « accident voyageur » et 3 fois de collisions avec des véhicules qui s'étaient engagés sur les voies) et qui n'arrivera finalement pas à destination. Chacun de ces événements est rare mais ces accumulations sont ressenties comme impossibles, témoignant de « loi » des séries ou d'une raison hors hasard. Mais sur des milliards de trajets en train dans le monde (5 400 000 par an en France), que 4 aléas puissent arriver sur le même est statistiquement possible. Dans cet ordre d'idée le côté « miraculeux » des guérisons de Lourdes, n'est pas si miraculeux lorsqu'on rapporte les guérisons au nombre de pèlerins d'une part et la fréquence des guérisons hospitalières non explicables d'autre part.
- L'effet râteau ou la croyance en une répartition bien répartie du hasard (hétérogène dit-il en opposition à une répartition en groupe homogène) et la conviction que des agrégats de cas, en cluster pour parler comme aujourd'hui, de situations ou d'événements ne peuvent pas être sans cause et donc non liés au hasard.

Dans le deuxième chapitre divers comportements, attitude ou croyance niant le hasard.

- Darwin contre Dieu (et Lamarck) : La nature est si bien faite. Croyance en l'origine surnaturelle du monde soit par adhésion de façon littérale aux textes religieux « révélés » (dictés, inspirés...) soit par conviction que la nature est trop bien faite pour ne pas avoir été conçue par une force supérieure (Dieu, dessin intelligent...). Pour ceux-là il n'y pas de place au hasard. Pour les autres acceptant la théorie de l'évolution, la place du hasard qui en est l'un des piliers n'est souvent pas comprise et nous avons tendance à penser quand même de façon finaliste donc lamarkienne. Lamarck pensait que l'évolution dans la nature était dûe à la finalité à atteindre : les girafes ont un cou qui s'allonge pour atteindre des feuilles des arbres ; les éléphants sont de plus en plus nombreux à ne plus avoir de défenses parce qu'ils n'en ont plus besoin ou pour échapper au chasseur d'ivoire ; et je rajoute le SARS-Cov2 mute pour s'adapter. Mais en fait la théorie de l'évolution, à la suite de Darwin, c'est des mutations¹ totalement aléatoires du patrimoine génétique (de la girafe, de l'éléphant ou du virus) suivies par une sélection liée à l'environnement (la girafe dont la mutation lui a permis d'avoir un cou plus long, survit mieux par un meilleur accès à la nourriture et donc se reproduit plus; l'éléphant dont la mutation empêche la croissance des défenses, survit mieux car moins chassé et tué par les braconniers à la recherche de l'ivoire et aura plus l'occasion de se reproduire ; le virus qu'une mutation le rend plus contagieux va progressivement remplacer celui moins contagieux dont on peut mieux se protéger....). Là aussi négligence de la taille de l'échantillon, car le nombre de mutations qu'il y a eu en 4,5 milliards d'années est incommensurable et nous ne voyons que les mutations qui ont réussi et prospéré.
- Le besoin de donner un sens (raconter des histoires grâce à notre imagination) à certains phénomènes qui bien que liés au hasard, paraissent ne pas l'être (loi de série, coïncidences...) peuvent conduire à des convictions ou croyances dont certaines sont susceptibles d'évoluer vers des comportements sectaires ou conspirationnistes. Dans ces cas il y a souvent un élément de type révélation ou illumination qui déclenche le basculement. D'autres le plus souvent resteront sans conséquence grave (superstition, simple lubie, croyance ou conviction personnelle voire jeu ou passe-temps).

¹ L'ADN des vivants, support du patrimoine génétique, est constitué d'une succession d'acides nucléiques dont il n'existe que 4 sortes. C'est une écriture avec 4 lettres seulement. Lors de la multiplication d'une cellule, l'ADN est recopié pour se retrouver à l'identique dans les nouvelles cellules. Mais cette copie n'est pas toujours exempte d'erreur, une lettre en remplace une autre : c'est une mutation. Ces erreurs sont totalement aléatoires.

On peut citer l'interprétation de paréidolie (démarche psychologique qui nous conduit à reconnaître une signification à un phénomène visuel tel un visage dans un nuage, la silhouette d'une montagne ou une image quelconque dans une tache par exemple) qui peut être un jeu ou conduire à la croyance d'un message, d'une prédiction. On peut également parler de la numérologie (donner un sens à un chiffre, à un nombre ou une combinaison numérique) et de la gématrie (trouver un message dans un texte, souvent religieux, en retenant les lettres se trouvant à une distance donnée l'une de l'autre et construisant des mots voire des phrases). Pour ce dernier exercice il faut citer, en utilisant la puissance de l'ordinateur, le travail d'un auteur qui a mis au jour une prédiction de la mort de Lady Di dans Moby Dick !!! pour démontrer l'absurdité de la démarche.

Dans le troisième chapitre est abordée la manipulation grâce au hasard

- Diverses manipulations sont abordées la psychokinèse, la divination, l'astrologie, l'infox ... qui toutes d'ailleurs ne sont pas dûes au hasard mais quand elle l'est, la manipulation tient à la négligence de la taille de l'échantillon. L'exemple de ce manipulateur qui prétendait faire éteindre une ampoule à distance lors d'une émission radiophonique. Après avoir demandé aux auditeurs d'allumer toutes leurs ampoules il demandait à ceux qui avaient une ampoule qui s'éteignait d'appeler le standard de la radio. Le calcul montre qu'il y avait forcément quelques personnes qui, pendant la durée de l'émission, voyaient une ampoule s'éteindre (compte tenu de la durée de vie d'une ampoule et du nombre d'ampoules allumées) et appelaient donnant l'impression qu'en effet le manipulateur avait effectivement un don d'action à distance, négligeant la masse innombrable de ceux dont les ampoules ne s'éteignaient pas (négligence de la taille de l'échantillon dont chaque auditeur n'avait aucune notion). Les quelques appels servant de confirmation de ce « pouvoir » (biais de confirmation) que le manipulateur avait la prudence de présenter comme ne marchant pas chez tous. On peut bien sûr également parler des horoscopes. Enfin l'utilisation corrélation voire de fausse corrélation. Deux phénomènes corrélés ne sont pas obligatoirement en relation de cause à effet, à fortiori s'il s'agit de fausses corrélations entre deux phénomènes qui n'ont rien à voir.

Dans le quatrième chapitre est abordé le pourquoi nous « prenons des vessies pour des lanternes » qui est lié au divorce qui existe dans certaines situations entre sens commun et hasard.

- Il est rappelé les travaux de Kahneman et Tversky sur les biais cognitifs et de divers autres sur l'heuristique de jugement. Cette psychologie cognitive de l'erreur est pour certains (qualifiés de naturalistes par l'auteur) en relation avec à des phénomènes naturels liés au fonctionnement biologique du cerveau, lui-même fruit de l'évolution (psychologie évolutionniste) qui ferait ou aurait fait des biais un avantage évolutif.
- G. Bronner ne retient pas l'hypothèse naturaliste pour trois raisons : tout le monde ne se trompe pas dans une situation ou un problème donné, tout le monde ne se trompe pas de la même façon comme le montre le « thog problèm » où on retrouve à côté de ceux qui ne se trompent pas, différents types d'erreur liés à des raisonnements différents, enfin pour une même situation on ne se trompe pas individuellement chaque fois (environnement, contexte, attention, forme du jour...). On peut également parler dans certain cas d'erreur « consentie » par le bénéfice qu'elle nous accorde même inconscient. Il préfère donc la notion de tentation inférentielle à celle de biais cognitifs, attraction conditionnelle de certains raisonnements captieux sur notre esprit. Pour expliquer le caractère prévisible, rémanent et universel de ces tentations inférentielles, il suggère que cela est dû au piège de l'expérience qui semble donner raison à cette représentation erronée du hasard. De même que le système astronomique géocentré de Ptolémée qui était faux était conforté par l'observation, l'expérience peut être la plus fidèle alliée de l'erreur. Cela est dû comme détaillé au début du livre à la négligence de la taille de l'échantillon (la foudre ne tombe pas deux fois au même endroit) et ce qui est rare, improbable au niveau

singulier devient probable au niveau général, à la perception d'un hasard juste (si sur un tirage infini de pile ou face il y aura effectivement autant de pile que de face, sur un nombre fini même grand ce ne sera pas obligatoirement le cas), à la perception que le hasard est régulier bien étalé (effet râteau et que les regroupements, agrégats sont suspects). A l'inverse certains faits nous paraissent aléatoires sans l'être (vers luisant de la grotte de Waitomo Cave ou arbres dans une forêt). Donc les erreurs de jugement viennent moins de notre héritage génétique que d'un processus épigénétique liés à notre vécu, l'expérience acquise, notre environnement. Nous y sommes tous confrontés, mais savoir que nous pouvons en être victime, en connaître les mécanismes devrait nous rendre plus attentifs et vigilants pour diminuer le risque d'y succomber.

Claude Soutif, 11 mars 2021

B. Commentaires et contributions écrits.

Claude Soutif, 11 mars 2021 (joint à sa présentation) :

Essayer de bien percevoir ce qui est en lien avec le hasard et ce qui ne l'est pas, est un exercice indispensable d'indépendance mentale ou cognitive comme le souhaite G. Bronner dans son dernier ouvrage « Apocalypse cognitive » paru cette année. Cela est d'autant plus indispensable que le « bon sens » n'est absolument pas un outil fiable et son utilisation parfois problématique. L'argument du « bon sens » est un argument d'autorité. Notre environnement fait que nous avons beaucoup plus d'interactions sociales et cognitives (informations reçues en particulier) avec ceux qui nous ressemblent et que le biais de confirmation nous guette souvent.

Attends-toi à l'inattendu : penser ou croire que l'inattendu ne vient pas du hasard, que l'inattendu a une cause et éventuellement des responsables voire des coupables est un réflexe que nous avons souvent, au moins en première intention, et l'acceptation du rôle du hasard résiste à notre soif de sens, à notre imagination, à notre besoin de narration. Par ailleurs les phénomènes inattendus sont souvent complexes intriquant hasard et non hasard qui rend l'analyse difficile. Ce qui est intéressant dans les erreurs de jugement c'est de comprendre leurs survenues et d'apprendre de ces erreurs, des siennes et de celles des autres.

François Riether, 12 mars 2021 :

Je ne reviendrai pas sur la très complète présentation de Claude, je me contenterai de partager mes impressions personnelles, évidemment très subjectives.

Je suis sorti de la lecture de cet essai avec la désagréable impression de faire partie d'une humanité immature, faite – à l'exception de l'auteur et de quelques "scientifiques supérieurs" (sic, p.94) – d'êtres irrationnels prenant facilement des vessies pour des lanternes, car victimes de multiples "biais cognitifs" qui leur font confondre concomitance et causalité.

Dépister les conceptions erronées du hasard peut avoir un (micro)intérêt lorsqu'il s'agit de jouer à pile-ou-face, ou de parier sur la probabilité de dates de naissance identiques ; c'est nécessaire lorsque cela permet de démonter les superstitions, les proverbes de bon sens, les miracles de Lourdes, le créationnisme ou les soucoupes volantes ; c'est même vital pour se prémunir des dévoiements sectaires (scientologie, temple du Soleil), ou des faux remèdes contre le choléra... ou le Covid. C'est encore bien utile aujourd'hui, à l'époque des "fake news" et de "Hold-up" ! Les charlatans ne manquent pas, pour exploiter notre naïveté et notre besoin de croire : mentalistes, astrologues, gourous et devins de toutes sortes ; il est sain de les démasquer.

Certes, mais faut-il pour autant oublier que l'être humain a aussi besoin d'une part d'irrationnel qui lui permette d'échapper à cette "froideur de raison" que déplorait Tocqueville ?

« *Le cœur a ses raisons que la raison ne connaît pas* » (Pascal).

Après tout, croire en la raison est aussi une croyance, « *la raison est une folie qui a réussi* » écrivait Cornelius Castoriadis.

La science elle-même n'est jamais définitive : falsifiabilité de Karl Popper, paradigme dominant de Thomas Kühn, doute permanent qui honore le vrai scientifique ; et elle est trop souvent manipulée par des intérêts financiers, nationalistes ou carriéristes.

Faute de prendre en compte le besoin qu'a l'être humain de rêver et de croire sans forcément être dupe, Bronner attribue à ce qu'il désigne comme "l'irrationalité du sens commun" ou comme un "démagogisme cognitif" ce qui n'est en réalité qu'un besoin de se rassurer face à la tragique absurdité du monde. « *Notre besoin de consolation est impossible à rassasier* » (Stig Dagerman).

Les dessinateurs de Charlie Hebdo apportent heureusement une touche de fantaisie et d'humour à ce texte qui en manque cruellement. On est très loin de la créativité et de la poésie d'un André Breton – auquel Bronner n'a visiblement rien compris.

Et s'il était lui-même victime d'un biais, qui consisterait à réfuter toute recherche de lien de causalité qui ne s'appuierait pas sur une rationalité instrumentale dont l'École de Francfort a démontré les limites ? Horkheimer affirmait que « *la raison est totalitaire* », en référence à la rationalité revendiquée par les totalitarismes, oublieuse des valeurs qui devraient la sous-tendre. L'universalité de la rationalité à laquelle Bronner se réfère continûment est-elle démontrée autrement qu'à travers la longue domination de la pensée occidentale ? Il tombe ici à son tour dans le biais de confirmation !

Le juste souci de ne pas mettre de causalité là où il n'y a que hasard peut amener certains idéologues à nier les chaînes de responsabilité socio-politiques qui dérangent leurs intérêts : mode de développement => changement climatique => multiplication des zoonoses ; ou encore injonction néolibérale à gérer les services publics (et notamment l'Hôpital) selon la logique coûts/bénéfices => appauvrissement du système de santé publique et diminution drastique du nombre de lits d'hôpital (100.000 suppression en 20 ans d'après les données du ministère des solidarités et de la santé) => saturation des services de réanimation menant aux confinements.

Le réchauffement climatique, les pandémies ne sont pas des hasards, la conclusion de "Coïncidences" (p.143) est ambiguë sur ce point. L'anthropocène impacte notre destin collectif, c'est un "fait têtù", que seuls quelques-uns refusent de voir, au nom d'un choix politique délibéré reposant sur une idéologie mortifère. C'est l'analyse des responsabilités des acteurs de ce choix et de ses dramatiques conséquences qui est ici rationnelle, et n'a rien à voir avec la recherche obsessionnelle d'un coupable ou la dénonciation d'un complot. Il ne peut y avoir ni négligence de la taille de l'échantillon, ni interprétation fantaisiste de formes inorganisées.

Comme son maître Raymond Boudon, Bronner reproche à Pierre Bourdieu de ne pas prendre en compte l'acteur social dans toute sa complexité et de négliger les intentions individuelles. « *Chez Bourdieu, il n'y a pas d'individus* » affirmait Boudon, dont l'"individualisme méthodologique" s'oppose à la sociologie critique jugée trop déterministe. Or la reproduction des inégalités n'a pas grand-chose à voir avec les efforts de chacun ou avec le hasard !

Bronner y ajoute le reproche de confondre corrélation et causalité, erreur cognitive dont les déclinaisons forment l'essentiel de la thèse développée dans "Coïncidences". Les enchaînements faisant appel aux variables socio-économiques sont qualifiés de « *modèles corrélationnistes et de monocausalités* », ce qui débouche finalement sur la responsabilisation du sujet.

Dans la même logique, Bronner cherche à démontrer que « *les erreurs de raisonnement ne sont jamais tout à fait mécaniques, parce qu'elles ne sont pas le résultat de mécanismes aveugles et, en quelque sorte, extérieurs à la délibération individuelle* ». Ce sont des « *phénomènes de nature stochastique* » - mot savant et un peu pédant qui signifie tout simplement "partiellement produit par le hasard". Plus simplement, l'erreur cognitive relèverait de l'individu conscient, et les explications physiologiques proposées par les sciences cognitives – en particulier par la psychologie évolutionniste (p. 117 à 121) – sont rejetées car soi-disant "infalsifiables"... alors que les chercheurs neurologues sont les premiers à affirmer que la découverte du système nerveux n'en est qu'à ses premiers balbutiements !

Peu importe pour notre sociologue médiatique. L'important est de démontrer par tous les moyens - y compris en remplaçant le terme "biais cognitif" par l'obscur "tentation inférentielle" - que « *les individus peuvent être actifs dans le mode de raisonnement choisi* », de même qu'ils peuvent être actifs vis à vis de leur position sociale comme l'affirme Boudon. On rejoint ici l'"économie comportementale" de Kahneman et Tversky, eux aussi promoteurs des biais cognitifs et visant les comportements individuels présentés comme principaux responsables de la situation.

Contredisant son souci de « *ne pas s'inféoder à un discours idéologique qui nous empêche de rencontrer l'imprévu* », Bronner développe ainsi une sociologie de l'individu irrationnel entièrement responsable de son sort, inspirée du mythe néolibéral de l'individu "entrepreneur de soi-même" ayant besoin d'être éclairé par des experts, mythe qui a remplacé celui du "rational choice" de l'homo œconomicus.

Reste une question essentielle, qu'il n'aborde pas directement : comment une « espèce humaine lestée de biais cognitifs et incapable de choix rationnels » (Barbara Stiegler) peut-elle faire société ? La réponse est logiquement à chercher chez les théoriciens du néolibéralisme.

L'un d'entre eux, l'américain Walter Lippmann, écrivait dès 1925 (*The Phantom Public*) : « *Que l'opinion publique tente d'exercer son pouvoir en direct, et on obtient un désastre ou une tyrannie. Elle est en effet incapable d'aborder un problème intellectuellement et de le traiter autrement que par un jugement à l'emporte pièce (...) Il faut remettre le public à sa place.* » Et son collègue le consultant en relations publiques Edward Bernays d'ajouter (*Propaganda, 1928*) : « *Théoriquement chacun achète au meilleur coût ce que le marché a de mieux à lui offrir. Dans la pratique, si avant d'acheter tout le monde comparait les prix et étudiait la composition chimique des dizaines de savons, de tissus ou de pains industriels proposés dans le commerce, la vie économique serait complètement paralysée (...) Un effort immense s'exerce donc en permanence pour capter les esprits en faveur d'une politique, d'un produit ou d'une idée.* » Il faut bâtir une « *manufacture du consentement* » (W. Lippmann, *Public Opinion*). Voir le colloque Lippmann, Paris, août 1938.

Il nous faut donc une instance supérieure, des experts qui nous guident vers le "bon choix". Et pour imposer les choix "efficaces" à des foules ignorantes dont les revendications risquent de déstabiliser la "bonne marche" de la société, il faut un État fort et incontestable. La porte est ainsi ouverte à l'accroissement des inégalités, à un "libéralisme autoritaire", voire à des "démocraties illibérales". On est aux antipodes de Durkheim, Mauss, Bourdieu et d'une sociologie solidariste.

« *La sociologie est la plus complexe de toutes les sciences* » écrivait Auguste Comte...
c'est surtout un sport de combat !

Claude Soutif, 15 mars 2021 :

Je suis déçu de ne pas voir d'autres réactions et contributions. Quant à moi je dois dire que le texte de François m'a rempli d'incompréhension et de perplexité : a-t-on lu le même livre ?

Pour ma part je n'ai pas vu (mais je ne dois pas faire partie des êtres supérieurs qui ont tout compris en particulier ce qu'il y avait entre les lignes) où l'auteur se mettait en surplomb, donneur de leçon, puisqu'au contraire il s'inclut dans le "tous" susceptible à un moment ou un autre de tomber dans un biais.

Le supérieur scientifique cité par François, et il le sait parfaitement, était une référence à la catégorie de ceux ayant fait des études scientifiques d'enseignement supérieur (p93) et non à des êtres supérieurs comme il feint de le croire et qui sont un peu moins nombreux, mais pas en totalité du reste, à croire aux horoscopes. Mais il s'agissait de montrer dès les premières lignes combien l'auteur était un être hautain et élitiste et donc de décrédibiliser l'auteur (attaque ad hominem).

On retrouve également quelques arguments d'autorité « L'universalité de la rationalité à laquelle Bronner se réfère continûment est-elle démontrée autrement qu'à travers la longue domination de la pensée occidentale ? ». Prétendre que Gérard Bronner dit que le sens commun est irrationnel est par

ailleurs une contre-vérité : il dit que dans certains cas le bon sens peu nous tromper (le soleil ne se lève pas et ne se couche pas c'est la terre qui tourne).

J'ai été un peu pantois devant le paragraphe « Plus simplement, l'erreur cognitive relèverait de l'individu conscient, et les explications physiologiques proposées par les sciences cognitives – en particulier par la psychologie évolutionniste (p. 117 à 121) – sont rejetées car soi-disant "infalsifiables"... alors que les chercheurs neurologues sont les premiers à affirmer que la découverte du système nerveux n'en est qu'à ses premiers balbutiements ! » d'abord par le fait que ces travaux, dans la suite également des travaux des psychologues tels Kahneman et Tversky, sont critiqués le paragraphe d'après et ensuite par l'idée que les travaux des neuro-sciences pourraient, dès qu'ils auront dépassé les premiers balbutiements, réfuter ou conforter les hypothèses de psychologie évolutionniste. Là ce n'est plus de la science mais de la science-fiction, car décrypter voire tester les raisonnements des australopithèques, homos erectus ou autres néanderthaliens pour voir si certains biais leur étaient utiles à l'époque c'est penser que la « machine à remonter le temps » va arriver sur le marché. Il s'agit bien d'hypothèse infalsifiable mais rien n'empêche de les utiliser et de voir où elle nous mène, car comme l'auteur le dit elle est séduisante.

Je n'ai vu dans ce texte rien qui soutient une vision néolibérale de la société, rien qui suppose que l'on cherche à exonérer les fautes quand elles ont été commises au motif de la causalité non prouvée, rien qui ne prend pas en compte les manipulateurs de hasard, rien qui laisse penser que l'auteur soutient les semeurs de doute, rien qui mette en doute la notion d'anthropocène et le rôle de l'homme dans l'évolution de l'environnement. Il s'agit pour moi simplement d'un utile appel à la vigilance.

Nous sommes des êtres sociaux qui nous construisons par les interactions avec les autres, le groupe ou milieu dans lequel nous avons été formé et dans lequel nous vivons, mais je ne pense pas que nous soyons intégralement et définitivement déterminé par cela (mais ce doit être une pulsion néolibérale de ma part). De toute façon ce n'était pas le thème de ce petit livre.

Pour ce qui est de la place de la raison, il est évident que nous avons, comme tous les animaux des émotions, qu'émotion et raison sont chez l'humain indissociables. Nous avons besoin de rêves et d'imaginaire. Dire que la raison a conduit au pire ne change pas sa place et son rôle et sur le fait que nous essayons d'en faire un outil pour ne pas être de simple girouette au gré de nos émotions et sous la contrainte de l'environnement.

Quant au biais de confirmation, je pense que l'ami François en est particulièrement atteint quand il cherche dans un texte tout ce qui peut soutenir ses conceptions, quitte à tordre le texte, à jouer sur les polysémies (croire en la sciences ce n'est pas croire en dieu; croire est un terme des plus polysémiques allant de la simple supposition à la croyance indéfectible) ou imaginer des sous-textes.

Maintenant et sans fausse modestie, je n'ai pas la connaissance de François, de tout ce texte qu'il nous cite, cependant pour ma part ils sont hors sujet (le sujet étant un petit livre de 150 pages environ et non une thèse, une encyclopédie ou un hymne néolibéral).

Bon j'espère que nous n'allons pas en rester à une confrontation François/Claude et Claude/François (je ne dis pas Claude François bien que l'un et l'autre soyons chanteurs) et que d'autres contributions vont venir.

Je propose encore une fois la possibilité de nous rencontrer dans mon jardin (à moins que vous ne préféreriez le jardin des Doms mais ça risque d'être moins commode).

Anouk Bartolini, 15 mars 2021 :

Plus encore que le roman de Buzzati, « Coïncidences » se prête à un débat, même si on n'est pas très au fait des sciences cognitives et de la psychologie évolutionniste (c'est mon cas), ou de la posture sociologique de Bronner, antagoniste à celle de Bourdieu.

En revanche, Bronner traite de thèmes brûlants d'actualité, le conspirationnisme, les phénomènes sectaires, la manipulation mentale, l'attirance pour le paranormal, manifestations qui défient la raison : chacun est en mesure d'émettre une idée, de proposer un témoignage, voire une expérience. Le débat offre alors une stimulation qui donne envie de lire ce livre ou d'observer avec plus d'acuité les apparitions médiatiques de Gérald Bronner.

D'autre part, il me semble, Claude, que tu inities déjà le débat en répondant à François, et, vu la tournure que ça prend, ça risque de virer à la joute verbale entre deux spécialistes des biais cognitifs ! Difficile après d'ajouter son grain de sel !

J'ai admiré le travail, l'intelligence et l'implication personnelle que révèlent vos deux contributions (présentation de Claude, impressions de lecture de François). Vous n'avez pas lu le même livre...

La belle affaire ! C'est ce que répètent à l'envi les critiques littéraires, cinématographiques, théâtraux. Je trouve passionnant ces divergences de perspective creusées par des différences de sensibilité, de culture, voire de positionnement idéologique ou même d'expérience.

Je suis en train de relire « Coïncidences » et je dois dire que je rejoins en bien des points les impressions de François et sa critique, fort savante par ailleurs. J'ai été cueillie à froid dès l'introduction de l'ouvrage de Bronner, par ses jugements à l'emporte-pièce sur la « synchronicité » de Carl-Gustav Jung et surtout le « hasard objectif » selon André Breton, « *rêveries sur les coïncidences qui n'en demeurent pas moins la manifestation d'un phénomène qui mérite d'être considéré pour ce qu'il est : une aliénation mentale.* ». Or, Breton, dans « Nadja » fait la différence entre le délire interprétatif et caricatural du personnage féminin qui voit des signes partout (elle finira par être internée) et sa propre recherche dans laquelle signes et coïncidences représentent une amorce, un sésame qui ouvre à l'écriture poétique. C'est précisément parce qu'il n'est pas dans l'aliénation mentale qu'il peut jouer avec les signes et découvrir qu'ils ne viennent pas d'un monde surnaturel, mais de son propre inconscient. Il faudrait alors condamner toute la littérature et la poésie romantique, symboliste, surréaliste, porteuses de dangereuses dérives, Baudelaire, par ex.

« *La nature est un temple où de vivants piliers
Laissent parfois sortir de confuses paroles...* »

Je me limite à l'introduction, mais je suis prête à donner mes impressions, on ne peut plus, subjectives, à condition que l'on redéfinisse les règles de l'atelier par temps de confinement : contributions écrites avant le débat ? à la place du débat ? ou considérées comme préparatoires au débat ? Encore faut-il qu'il y ait suffisamment de participants souhaitant ces retrouvailles fin mars.

Jean-Loup Héroult, 16 mars 2021 : Hasard et cognition : du besoin du hasard à sa destruction

Je suis sensible à la réaction concernant son beau travail de synthèse et à sa proposition de pouvoir contribuer au débat argumenté qui est le sens même de « Regards croisés » que mène avec beaucoup d'exigence François.

Ce sont ici mes 1ères réactions personnelles, en style oral, particulièrement à la suite de ma lecture de la dernière partie qui porte sur la question du hasard et de son lien avec la cognition, notre cognition plus précisément, car si j'ai bien compris sa perspective est plus anthropologique plutôt qu'épistémologique. Je rappelle à tous que chacun produit un discours ou une argumentation de là où il parle et à partir des présupposés qu'il met sur la table et annonce à tous... Je suis donc philosophe de la connaissance et en ce moment je regarde la manière dont la pensée construit une connaissance rationnelle sur les faits, les phénomènes, les faits du monde. Et la science est contre-intuitive la plupart du temps, elle vient contredire l'image habituelle/l'intuition de notre monde et la connaissance que nous en avons (grosso modo le déterminisme enseigné par la physique classique, condensé chez Laplace).

A/ De ce point de vue, Bronner propose une perspective que je qualifie **d'anthropologique**. Sa question est : comme se fait-il que la cognition humaine depuis les âges immémoriaux nous trompe au lieu de nous représenter fidèlement ou plutôt adéquatement les choses comme elles sont en elles-

mêmes, en dehors de nous, comme elles devraient l'être logiquement. Or cette activité de déformation permanente et inconsciente, universelle n'a pas déçu autant qu'on aurait pu le penser avec l'avènement de l'âge positiviste que Comte croyait inexorable et devoir déraciner définitivement les croyances superstitieuses et la pensée animiste qui voit dans les choses et les êtres des entités doués d'intentionnalité et de volonté...

B/ Mais ce dernier chapitre met en place **pour moi un questionnement épistémologique**. Ma lecture de ce chapitre de Bronner (et aussi son introduction) me fait dire que la question du hasard nous fait entrer dans le paradoxe suivant : Comment procédons-nous (l'homme, au plan de sa propre cognition fragile et trompeuse) pour créer du hasard là où il n'y en a pas (hasard cad de l'imprévu élevé au plan de l'extraordinaire, puis du surnaturel -inexplicable par la causalité naturelle, par l'ordre causal des choses ou des évts) ; et en même temps et de façon réversible, pourquoi -et comment ensuite- lorsqu'il y a hasard, nous tâchons tout de suite de la dénier, de l'appriivoiser pour lui conférer une intelligibilité, en lui trouvant tout de suite et de façon précipitée (sans contrôle) une explication de l'ordre de la « croyance rationnelle » : au sens ici où nous maquillons l'irrationalité vécue de l'évt pour un processus de rationalisation à tout prix ; cf l'attentat des tours jumelles du 11 sept°. Et pour cela, dit Bronner dans ce dernier chapitre, nous convoquons les lois logiques ou catégories habituelles de la connaissance, y compris de la connaissance scientifique) pour donner une forme d'objectivité à une exigence qui ressort de notre cognition humaine. Or l'exigence de cette cognition propre à l'espèce humaine est de vouloir comprendre le sens des choses et donc de produire un discours convaincant pour soi et pour les autres avec l'apparence de la rationalité à tout prix et en évitant le solipsisme (le repli sur soi) car il faut que ma conviction soit partageable et partagée.

C/ Cela me permet de dire que Bronner s'intéresse presque exclusivement (mais c'est sa compétence universitaire et son angle de recherche) au **hasard subjectif** plus qu'au hasard objectif, celui qui existe dans la nature. Hasard subjectif : parce que le hasard dont il parle est pointé comme fait ayant des conséquences pour le sujet, bénéfiques ou maléfiques, il n'est pas neutre mais au contraire valorisé par les effets, affects qu'il produit (toujours mon exemple de quelqu'un qui est tué par une tuile pourquoi pas moi qui était derrière lui ?) ou moi avec l'exemple de mon sanglier. Et donc nous essayons de la contrôler, j'ai eu de la chance, c'était mon destin ...), en essayant de la reproduire ou de l'éviter et de le combattre s'il est néfaste, et en y superposant peut-être une cause finale, de l'ordre d'un pouvoir divin à mon égard ou d'une puissance maléfique, intentionnellement maléfique qu'il faudrait alors contribuer à détruire.

Du coup, nous sommes ramenés à la question de la superstition au sens large, pas seulement religieuse au sens d'une finalité externe qui dirigerait le monde, mais d'une finalité interne qui contamine y compris les sciences sociales, finalité interne qui travaillerait la manière dont les choses sont ainsi et pas autrement... les choses ne peuvent s'expliquer ni par elles-mêmes ni par la cognition humaine. Question que j'avais abordé pendant le confinement 2020 chez Spinoza...

D/ **Pour résumer**, ce que j'ai retenu de ma lecture: a/ le hasard, c'est nous qui le créons, l'inventons, il n'est pas déjà là dans les choses ; b/ et nous ne supportons pas qu'il existe !!! et nous le rationalisons tout de suite pour dire qu'il n'existe pas... que rien n'est dû au hasard. Et c'est la dualité insoluble de ces pôles, leur tension que Bronner met en scène dans le cas des coïncidences : le hasard de leur rencontre + cette coïncidence n'a rien du hasard !!! ; c/ nous voulons ressusciter coûte que coûte un monde déterministe et donc prévisible et donc contrôlable, quels qu'en soient les moyens, y compris par le prisme déformant de notre cognition qui veut le représenter (ou le faire ressembler à ce monde) tel que nous désirons et le voulons.

E/ Deux ouvertures pour finir :

a/ Selon moi, le point de vue de Bronner est d'ordre épistémique, il considère le hasard subjectif, à nos manières de le représenter, ce qui le fait avancer la science de la cognition. Cette cognition psychique, il la centre majoritairement/exclusivement sur les biais cognitifs : la cognition qui nous trompe, etc.. Cela me rappelle la **psychologie cognitive de Piaget** qui distingue dans le processus

de construction de la connaissance 2 versants qui viennent se compléter mais aussi s'affronter : **l'assimilation** (incorporation du monde à notre subjectivité, nos attentes, notre structure et ses schémas), et **l'accommodation**, qui est le processus inverse de construction et donc de correction des connaissances -falsification de Popper-à partir des contraintes du monde objectives dont nous ne pouvons nous départir. Centration du monde sur soi, dé-centration du monde sont le moteur au fond des modes d'argumentation qui s'affrontent et qu'il nous présente savamment à l'aide des probabilités subjectives (il y a beaucoup de recherches maths dessus).

Or le hasard est objectif, l'indéterminisme fait partie de la nature au sens large, il n'est pas seulement cognitif, résultant de l'ignorance, l'insuffisance cognitive de l'homme au sens large. L'aléatoire et la contingence sont aussi le fond des choses (les choses auraient pu être autrement sans pb) et notre connaissance scientifique nous en donne la preuve jamais démentie, telle dans la physique quantique, qui imagine des corrélations magiques, et qui a vérifié expérimentalement l'existence de corrélations sans causalité locale (Alain Aspect). Du genre : par exemple si quelqu'un fait quelque chose au hasard (la force de la cause était égale dans chacun des 2 choix), est corrélé à un événement qui se produit systématiquement lorsque le 1^{er} a lieu. Exemple : chaque fois que Alain est de bonne humeur ici sur terre, Bernard très très loin est de mauvaise humeur, les résultats sont parfaitement corrélés alors qu'ils sont à chaque fois aléatoires. C'est le hasard vrai, dit Gisin
b/ sur le **rôle de la fiction dans la connaissance objective**, voire scientifique. Je fais ça sur la base d'un double paradoxe : a/ que la fiction, par exemple la fiction littéraire ou celle de la science-fiction sont aussi des manières de raconter le monde sous la forme d'une histoire, d'un récit sur la base d'une énigme qui engage le lecteur à rechercher à la problématiser et à la résoudre en faisant appel aux lois du monde (Ricoeur, mais aussi U. Eco ont écrit en ce sens là, où plutôt je les lis en ce sens là) : sous l'intrigue imaginaire, il y a donc la contrainte des lois du monde qui intervient dans la logique de la résolution de l'action) ; b/ que l'on doit passer par la médiation et la configuration d'un monde possible, qui serait vrai ou faux dans notre monde. Le monde n'est pas directement pensable en lui-même, mais par une modélisation fictionnelle qu'on lui oppose (et le registre des croyances en font partie)

Si le hasard c'est l'imprévu (événement subi au hasard) est-il pour autant imprévisible ? Mais que veut dire alors « imprévisible » ? soit : a/ une impossibilité par rapport à la connaissance de l'homme ; b/ soit elle est intrinsèque à la nature des choses, imprédictible dans tous les cas, car il existe des cas sans prédétermination possible des coïncidences..

Joëlle Molina, 22 mars 2021 :

J'ai lu une grande partie de Coïncidences et j'ai admiré le fait que vous situiez si bien Bronner dans la pensée sociologique de notre temps. Vos textes m'ont appris beaucoup sur l'histoire de la sociologie et sur la relation entre sociologie et psychanalyse, entre sociologie et les nouvelles expériences utilisant l'imagerie cérébrale appelés neurosciences. Cela rejoint la question des méthodologies utilisées en sociologie, si j'ai bien compris.

Évidemment incorrigible, je pense que l'observation clinique des enfants peut nous apprendre beaucoup. J'ai fait un rapprochement entre ce qu'écrit Bronner et **la question de la causalité chez l'enfant**. C'est à dire comment un petit enfant pense-t-il la relation de cause à effet ?

Vous savez que je pense que l'enfant que nous avons été fait partie de l'adulte que nous sommes devenus. Et cela pas seulement émotionnellement, mais aussi intellectuellement ou cognitivement (si on veut parler "scientifique").

Aussi, je poserai la question suivante : qu'est-ce qui dans l'histoire de chacun fait que nous soyons plus ou moins proche ou éloigné de la causalité "scientifique", de la causalité telle que la conçoit la science.

Pour poser cette question, il faut bien admettre que la causalité scientifique n'est qu'une des causalités possibles.

Je pense que la causalité scientifique se construit en refusant les autres causalités possibles. Bronner lui part de la causalité scientifique pour montrer que les autres causalités ne le sont pas. Mais c'est méconnaître que la causalité scientifique est prise dans les rails de la causalité humaine et ce n'est pas la causalité humaine qui fait partie de la causalité scientifique.

Autrement dit : Au commencement est la causalité infantile.

Il ne m'a pas fallu chercher bien loin pour trouver une étude de la causalité chez l'enfant chez Piaget. Un texte de 1925 se trouve sur la Toile.

Voici le lien : https://www.persee.fr/doc/psy_0003-5033_1925_num_26_1_6234

Son titre : "De quelques formes primitives de la causalité chez l'enfant."

Piaget y fait des expériences qu'il rapporte in extenso. Il fait l'expérience de la pipette, et écoute ce qu'en disent les enfants. C'est sympa et amusant.

Évidemment le texte est daté et le rapprochement entre l'enfant et le primitif qui introduit l'article le montre bien. Piaget veut montrer une évolution de la causalité par stades le dernier stade étant la causalité rationnelle.

Bronner montre qu'il y a des "ratés" dans l'évolution vers le rationnel. Du même coup, il démontre que l'idée des stades de Piaget est un idéal que Bronner partage peut-être, mais qui ne fonctionne pas très bien.

Disons que le livre de Bronner démontre que les enfants et les "primitifs" sont parmi nous et qu'ils l'ont toujours été. Heureusement disent certains (moi aussi).

La pensée scientifique n'est pas une mince affaire, elle doit effacer pour "trionpher" toutes les autres causalités auxquelles tout de même chacun de nous croit dur comme fer.

Ce qu'a, pour moi, de plus intéressant ce livre, c'est qu'il est comme une étude clinique de la manière dont fonctionne chez l'adulte la causalité qui est là dès la plus tendre enfance.

Elle prend souvent les habits de la science. Ce qui complique la tâche.

Autrement, comme « Un Coup de Dés jamais n'abolira le Hasard », je vous signale un livre de Jean Marie Lhôte, qui a écrit aussi sur l'histoire des jeux de société :

"Histoire du Hasard en Occident". Éditions Berg International. (c'est qui ?) Cela rejoint le sous-titre du livre de Bronner : "nos représentations du hasard"

Et je veux dire par là que même nos représentations du hasard ont une histoire. L'histoire n'étant pas une marche linéaire vers le progrès et les lendemains qui chantent ...

Anouk Bartolini, 23 mars 2021 :

Lire un ouvrage de sociologie est toujours une expérience de désenchantement. L'expression « Désenchantement du monde » a été utilisée par le sociologue Max Weber en 1917 pour désigner le processus de rationalisation dû à la science et au capitalisme moderne. Ainsi, ceux et celles qui ont une certaine familiarité avec l'œuvre de Pierre Bourdieu ont pu être saisis, à un moment ou à un autre, par un sentiment d'accablement face à la mise au jour des déterminismes sociaux qui limitent la liberté de maîtriser notre destin.

Mais, chez ce dernier, cette injonction à la lucidité n'est jamais qu'une première étape : une étape préparatoire à la lutte collective pour changer l'ordre des choses. Avec Gérard Bronner, sociologue appartenant à une autre école, celle de Raymond Boudon, dite de l'individualisme méthodologique, qui accorde à l'individu le choix et la responsabilité de son destin, le désenchantement, cependant, est double.

D'abord, parce que le sujet traité est une proposition à nous méfier de ces coïncidences, de ces signes auxquels nous voulons donner du sens, que nous observons avec surprise et qui viennent enchanter notre quotidien routinier. Pour nous mettre en quête du Graal de la rationalité, il nous faut comprendre que dans ce monde, seul règne le hasard qui n'a pas plus d'intention que le virus et

rend illusoire notre recherche de sens. Le hasard, ce « *grand pourvoyeur du désenchantement du monde* ». Pour celles et ceux qui, trouvant le monde absurde, ont fini par lui inventer un sens, il faut revenir à la case-départ.

Autre incitation : celle d'abandonner notre stupéfaction devant des phénomènes mystérieux, voire miraculeux (guérisons inexplicables, anticipations qui se réalisent) « *Cette histoire ne peut qu'étonner l'esprit victime de la négligence de la taille de l'échantillon...Il n'y a rien d'étonnant... Dès lors le prophétisme du roman devient moins intrigant...* ». Attends-toi à l'inattendu... Avec Bronner, on repassera...

Seconde raison : à l'opposition dominants-dominés (Bourdieu) Bronner substitue l'opposition homme ordinaire (avec ses variantes : « sens commun », « logique ordinaire ») et ceux qui veulent avoir « *la liberté de penser juste* ». Le niveau et le contenu des études jouent un rôle. On n'est pas tous égaux devant le paranormal et l'astrologie ! Ceux qui ont le plus de chances d'y sombrer appartiennent aux catégories : primaire, primaire supérieur (what is this ? ordre d'enseignement créé par la 3^{ème} république et disparu en 1941), secondaire et supérieur non scientifique. Cette dernière catégorie (hélas pour moi) est la plus touchée car son esprit critique, au lieu d'être un atout devient un danger qui lui fait remettre en question la méthode scientifique elle-même. J'ajoute, et ce n'est pas Bronner qui le dit : peut-on aller jusqu'à penser que cette catégorie fait aussi le lit du conspirationnisme puisque son excès d'esprit critique la fait douter des sources d'information officielles ? Échappe à ces duperies de l'esprit la catégorie « supérieur scientifique ». C'est sympathique pour ses collègues sociologues (un coup de griffe à Bourdieu qui vient de la philosophie). Bronner, quant à lui, s'imagine peut-être avoir accédé à cette caste grâce à sa proximité avec les neuro-sciences. Dans l'ouvrage apparaissent pourtant des contre-exemples : biochimistes adeptes du « dessein intelligent », médecin qui en pince pour les soucoupes volantes... Certes les individus ayant bénéficié d'études scientifiques ont quelques longueurs d'avance sur les autres, mais on imagine l'effort surhumain, quasi-prométhéen qu'il leur aura fallu livrer car, p.114, Bronner nous fait part de la triste conclusion des travaux de laboratoire de deux psychologues Amos Tversky et Daniel Kahneman dans les années 1970 : « *La pensée de l'homme n'est pas rationnelle* ». La bévue cognitive est même conçue comme une activité réflexe. Constat affligeant et, si je comprends bien, aggravé par des études insuffisamment orientées vers la rationalité.

La masse des non-scientifiques a donc peu de chances de basculer dans le camp de ceux qui « pensent juste ». Mais pour « penser juste », ne faut-il pas en passer par l'erreur : « *Toute vérité scientifique est une erreur rectifiée.* » (Bachelard) ?

Au fond, je lis en pointillés dans cet ouvrage la quête (initiatique ?) de la rationalité qui a dû être celle de l'auteur (rationalité du XXI^e siècle bien différente de la rationalité du XVIII^e qui considérait le hasard comme un scandale de la raison). Dans un article de Libération cité par Claude Soutif, on apprend que le jeune Gérald a traversé une crise mystique et spirituelle et qu'un de ses ouvrages de référence était « *Le matin des magiciens* » dont il dénonce désormais les auteurs (Bergier et Pauwels) comme des charlatans (p.108). Il n'a probablement pas tort. Mais n'a-t-il pas l'ardeur des nouveaux convertis (en rationalité) qui veulent régler leurs comptes avec les erreurs et errements de leur jeunesse ?

Il faut reconnaître que dans les premiers chapitres, en pratiquant le « nous » d'inclusion, il ne s'abstrait pas de la masse des gens ordinaires dont le premier réflexe consiste à chercher du sens là où il n'y en a pas. Au fur et à mesure, à ce « nous » d'inclusion se substitue le « nous » d'observation du sociologue. Il incite le lecteur à suivre sa démarche, à « *se mettre sur le chemin de la déclaration d'indépendance mentale* », reprenant ainsi le flambeau de Perceval, héros du conte inachevé de Chrétien de Troyes qui nous a définitivement délivré le message que la quête importait plus que l'objet du désir.

Le sociologue mobilise trois processus cognitifs qui égarent l'esprit : le biais de confirmation (argumentation au service de l'hypothèse initiale), l'effet râteau (croyance en la loi des séries), la négligence de la taille de l'échantillon. Il démontre, à l'aide d'exercices de logique et de description

d'expériences, que les êtres humains, inventant des rapports de causalité entre deux événements au lieu d'y voir une simple corrélation, se fourvoient dans des sectes, dans les théories du complot, le paranormal, la manipulation mentale (voir la présentation détaillée de Claude Soutif). On est d'accord pour le déplorer, mais les causes profondes ne me semblent pas uniquement de nature cognitive.

Je ferai plusieurs remarques :

1. Alors que Bronner veut démontrer que les gens ne sont coupables que d'erreurs cognitives, il utilise curieusement un vocabulaire qui a trait à la morale, évoquant de vieilles condamnations religieuses : « symptômes du mal » (p.9), « égarement de l'esprit », « faute de l'esprit ». J'y vois une posture défensive, un rempart contre les affects et remous intérieurs. Cette absence d'empathie, qui doit incarner pour lui l'objectivité, ne l'amène pas à s'interroger sur les motivations qui poussent ses sujets d'étude à succomber aux sectes ou aller chercher secours dans le paranormal... La vulnérabilité, la fragilité, le sentiment de solitude, d'abandon, de perte ne sont que rarement convoqués. Ainsi, en posant la question : « *Comment François Mitterrand, un homme brillant et cultivé, assumant les plus hautes responsabilités de l'État, pouvait-il avoir recours à l'astrologie pour prendre certaines de ses décisions ?* », Bronner se contente de remarquer que la croyance au paranormal touche surtout ceux qui ont fait des études « supérieures non –scientifiques », et insiste sur la duplicité de l'astrologue du président, Élisabeth Teissier (on ne saurait lui donner tort), consultée de 1990 à 1995. Or, tout le monde a en tête la fragilité de l'ancien chef d'état due à la maladie et probablement aggravée par le secret de la double famille dont il ne savait s'il fallait en faire la révélation publique. Et peut-on savoir s'il a utilisé l'astrologie comme prescription (à la manière de Catherine de Médicis) ou comme simple mise à distance de ses problèmes ?

Aussi ai-je été agréablement surprise de découvrir un article de Bronner publié en 2014 dans « La revue des deux mondes », donc plus récent que « Coïncidences » qui pose la même question à propos de François Mitterrand, mais y répond sans jugement surplombant, avec plus de compréhension, invoquant la fragilité (psychologique ou (et) socio-économique) qui frappe en priorité les comédiens, les femmes en situation difficile, les chômeurs...et les chefs d'État, aux prises avec des responsabilités qui les dépassent et la solitude du pouvoir. Et sa conclusion est la suivante : il ne faut pas être scandalisé par le recours à l'astrologie, même par des gens intelligents et cultivés C'est ce ton que j'aurais aimé trouver dans l'ouvrage qui nous occupe.

RAISON GARDER – POURQUOI FRANÇOIS MITTERRAND ..

2. Mais mon principal sujet d'embarras concerne deux domaines : celui de la quotidienneté où les gens ordinaires, attentifs aux signes et coïncidences peuvent y vivre de petites expériences qui les relient à leur subjectivité et non pas sombrer dans le délire superstitieux. Et le domaine de la créativité artistique, plus précisément poétique, puisque le nom emblématique cité dans l'introduction est celui d'André Breton. Ces deux domaines échappent, me semble-t-il à la pensée binaire de Bronner, à son côté « rouleau compresseur », faisant fi de certaines nuances.

Prenons le premier domaine : « *Certains sont disposés à croire que certains phénomènes insignifiants sont des signes et que ces signes s'adressent directement à eux... Qui n'a jamais cru remarquer que lorsqu'il empruntait tel chemin, portait tel vêtement entendait par hasard telle chanson...cela lui portait chance ?* » Or, envisageant ces domaines inoffensifs, Bronner introduit la conjonction « **Mais** », annonçant qu'à tout moment le glissement est possible vers des scénarios catastrophes (p. 50) ou p. 58 « *Cette quête de sens n'est pas nuisible en soi, **mais** elle favorise le travail du prosélytisme sectaire...* » et p. 60, elle aboutit à « *leur faire prendre des vessies pour des lanternes* ».

Cette disponibilité aux signes peut orienter vers un tout autre chemin qui, au contraire, préserve des dérives ou délires sectaires. Je prends un exemple personnel : chaque fois que je vois un écureuil traverser ma route, je suis dans de bonnes dispositions pour la journée.

En m'interrogeant, j'ai rapidement fait le lien avec des contes de mon enfance dans lesquels les animaux indiquaient aux humains la voie à suivre. L'écureuil me reconnectait avec des pans heureux de mon enfance et c'est ce sentiment d'unification entre l'adulte que je suis et l'enfant que j'ai été qui créait la disponibilité vers une appréhension plus joyeuse de la journée. Je me doute que l'écureuil traverse la route par hasard, qu'il n'est pas un envoyé du Ciel, mais je n'en donne pas moins à ce signe une signification, purement psychologique, subjective. Le narrateur proustien découvre (car un écrivain talentueux peut faire des découvertes), tout au long de « La Recherche » que le sentiment de joie provoqué par des signaux gustatifs, visuels, auditifs, tactiles, vient de la résurrection de pans du passé et que la fusion présent-passé fait éclore un troisième temps, un temps suspendu où l'anxiété se dissipe et le moi se vitalise.

C'est peut-être le sentiment de chance invoqué par Bronner car tout le monde est susceptible de faire ce type d'expérience qui, s'il ne nous mène pas vers la création artistique, enchante notre quotidien non pas d'un voile d'illusion, mais du plaisir de donner du sens à des choses minuscules.

3. Le poète surréaliste André Breton est particulièrement visé par Bronner car son concept de « hasard objectif » consiste en une tentative pour parer d'une « étincelle », de sens les objets et les êtres rencontrés dans ce monde ravagé de l'après-guerre. Comment dans les décennies 1920-1930 ne pas avoir envie de ré-enchanter le monde en faisant d'un coup de foudre une rencontre providentielle, en donnant au hasard les allures d'un Destin ? Et surtout en jouant avec les signes et les coïncidences comme il jouait avec les mots, faisant de « *cette forêt d'indices* » l'amorce de sa créativité. Certes, le « hasard objectif » est un concept assez flou (mais Breton n'est pas Hegel), tantôt métaphysique, tantôt psychologique « *le merveilleux précipité du désir* » venu de l'inconscient. De là à considérer comme Bronner que « *les rêveries sur les coïncidences* » ne sont que « *la manifestation d'une aliénation mentale* » ! Notre sociologue a mal lu « Nadja » : le délire interprétatif de l'héroïne finit par agacer Breton qui y voit une parodie de sa démarche : il faut, au contraire, faire preuve d'une bonne santé mentale pour exploiter ces signes et en faire les jalons qui construisent son récit.

Breton n'est jamais que l'héritier d'un mouvement amorcé par le Romantisme et le symbolisme qui aspire à ce que le monde extérieur réponde par d'impalpables signaux aux élans de l'âme et comble un sentiment d'exil intérieur. Peut-on s'étonner qu'après les bouleversements révolutionnaires, la perte d'un foyer ou d'une terre natale mette de jeunes esprits en quête du « *chemin de retour au foyer de l'âme* » (Walter Benjamin).

Comme l'a bien vu l'écrivain Alain Robbe-Grillet dans « Pour un nouveau roman », cette attitude littéraire n'est que l'autre face du sentiment tragique de l'existence exprimée dans les romans de l'absurde de Camus : échanges mystérieux entre le matériel et le mental, d'un côté, divorce d'avec un monde qui reste obstinément muet, de l'autre. Robbe-Grillet, par ailleurs ingénieur (donc formation scientifique) propose une autre attitude existentielle et littéraire, la sienne : « *le monde n'est ni signifiant ni absurde, il est tout simplement* » ou « *L'homme regarde le monde et le monde ne lui rend pas son regard* », mais ce n'est pas tragique. Posture, plus objective, scientifique, peut-être, qui a eu moins de postérité et de richesse créative que les deux autres. Simplement, dans le domaine littéraire et artistique, on choisit selon sa subjectivité et ses goûts esthétiques, on ne hiérarchise pas.

4. Dernier point. Je rejoins François quant à l'ambiguïté de la conclusion : à force de considérer le hasard comme le maître de nos vies, on en viendrait à tolérer les pires catastrophes comme étant imprévisibles sans reconnaître l'importance de l'activité humaine : on ne peut maîtriser la violence des inondations dans les Alpes maritimes et le Var, mais les dégâts humains et matériels auraient été moindres si les promoteurs n'avaient pas construit de façon anarchique. Même chose pour le non-respect des animaux sauvages et l'apparition de certains virus etc... On renoue avec un vieux débat initié par Voltaire et Rousseau à propos du tremblement de terre de Lisbonne en novembre 1755 qui a fait des milliers de victimes. Bronner le cite en dernière page, comme exemple de la recherche éperdue de sens devant une terrible catastrophe. Or, ce n'est pas l'interprétation qu'a

donnée Rousseau, répondant à Voltaire qui, en homme des Lumières ne pouvant admettre la thèse de la punition divine, devançait Camus et sa notion de l'absurde en écrivant dans le « Poème sur le désastre de Lisbonne » : « *La nature est muette, on l'interroge en vain.* » Rousseau n'incrimine ni la nature ni Dieu mais met en évidence la responsabilité de l'urbaniste qui a construit des immeubles de sept étages dans une zone inondable. Le philosophe établit un lien de causalité entre le trop grand nombre de morts et le manque d'anticipation de la puissance publique qui n'a pas pris en compte les lois de la nature et la possibilité d'une catastrophe. Tournant anthropologique majeur qui oblige l'être humain à revoir son rapport à la nature et à sa prétention à la maîtriser. En désignant la responsabilité politique - et donc la possibilité d'un progrès-, Rousseau livre une explication rationnelle bien éloignée d'un mythe du complot. Ce n'est pas ce que pense Bronner dans sa conclusion : « *Confrontés à un malheur...nous cherchons un sens, une explication, voire un responsable...Que le responsable soit un homme, un groupe, un esprit, une idée etc...il permet d'établir un lien de causalité et de ne pas s'en remettre tout simplement au hasard.* » À la rationalité selon Bronner, je préfère la rationalité selon Rousseau.

On ne peut qu'acquiescer à la proposition de Gérard Bronner de nous inciter à suivre *le chemin de l'indépendance mentale* (derniers mots du texte). D'autres, en d'autres temps avaient écrit : « *Aie le courage de te servir de ton propre entendement.* » (Kant, « Qu'est-ce que les Lumières », 1783). L'objectif est le même : se libérer de la tutelle des obscurantismes : « *La libération de la superstition s'appelle les Lumières* » (Kant). Mais les chemins pour y parvenir sont différents car est différente la prise en considération de la domination du hasard (sans causalité connue) ou de la responsabilité politique (Kant). Il y a donc plusieurs types de rationalité.

Et puis, il y a les domaines de la subjectivité et de l'art qui, échappant à la pure rationalité, ne versent pas cependant dans « l'aliénation mentale ».

« *Deux excès : exclure la Raison, n'admettre que la Raison* » Pascal (Pensées, 253)

Emma Boj, 29 mars 2021 :

Je n'ai pas lu le livre de Gérard Bronner (sociologue des croyances) mais regardé des résumés et des vidéos sur le net. je n'ai pas bien saisi la teneur des échanges, leur point de départ et d'arrivée, le contenu du texte portait sur les coïncidences et leur arrangement en signification par notre cerveau. Lequel fait souvent des relations de cause à effet sans véritable logique.

bref si j'ai bien compris chacun fait des rapprochement selon sa culture et ses schémas personnels. parfois névrotiques. merci Freud et consorts.

Superstitions, théories sectaires, montages complotistes sont mis là en lumière.

C'est bien expliqué dans son dernier opus " Apocalypse cognitive ", texte qui rencontre un public large. et tant mieux, car beaucoup et moi la première ne comprennent pas pourquoi les théories les plus fumeuses rencontrent du succès.

Comment par les réseaux sociaux on devient des agents sur le marché de l'information. Et l'existence des boucles addictives.

La théorie de l'information, avec Norbert Wiener , et la théorie de l'entropie , perte d'information dans un système, et la flambée de Fake news qui à l'inverse se renforcent sur la toile , pourquoi ? Les complotistes sont hyper actifs sur la toile, alors qu'un utilisateur lambda fait une recherche occasionnelle, et les réponses sont fonctions du nombre d'occurrences , d'où pléthore de conneries et affaiblissement de la réponse "juste".

Il y a quelques années, au siècle dernier, on faisait des équations de recherche avec des parenthèses des tirets, des + des -, et on pouvait arriver sur des sites très pointus, maintenant on a wikipédia, d'accord c'est bien, le moteur de recherche c'est google, je ne sais plus ou est passé un chercheur magnifique qui s'appelait odysée ou genèse? ou autre, bref les réponses s'appauvrissent en contenu.

Mais pourquoi choisir d'aller dans ce sens ? et s'obstiner. là il ne nous dit rien. faut-il relire "Malaise dans la culture" ? Enfin encore merci des échanges.

Pour ce qui est de la polémique sur l'orientation politique de l'auteur (Savoir si c'est le libéralisme qui induit son texte), ne pas confondre le texte dont on discute et l'auteur et son "obédience" savoir si il émerge quelque part in fine ça peut éclairer, mais je trouve que c'est une dérive extrémiste (jacobine ? aie!). on est pris dans des réseaux de pensée et nous même déterminés. C'est sans fin.

C. Débats "en présentiel" chez Claude Soutif, mardi 23 mars :

12 présents autour d'une table dans le sympathique jardin d'Aline et Claude Soutif.

À signaler la participation bienvenue de Serge Tziboulsky, professeur de philosophie et animateur de l'association Agora d'Orange.

Tous d'accord avec la dénonciation des croyances naïves, superstitions et autres manipulations intellectuelles, complotistes ou sectaires, dans la lignée de l'exigence de rationalité universaliste issue des Lumières, trop souvent mal comprise ; et aussi avec la mise en évidence de biais cognitifs – en quoi Bronner a repris en grande partie les travaux de Daniel Kahnemann ("prix de la banque de Suède en sciences économiques en mémoire d'Alfred Nobel" en 2002).

Mais, tout en reconnaissant que publier un essai accessible sur les erreurs cognitives est une bonne idée, certains ont failli en abandonner la lecture tant ils l'ont trouvé agaçant : ton péremptoire - comme dans ses nombreuses interventions médiatiques -, critiques infondées – le surréalisme décrit comme une "rêverie sur les coïncidences" qui serait la manifestation d'une "aliénation mentale" -, manque de rigueur, concepts mal définis, formules à l'emporte-pièce, bref, « un livre hasardeux plutôt qu'un livre sur le hasard », doublé d'un certain manque d'empathie.

S'ajoute à cela l'impression d'une condamnation morale de la part de l'auteur envers les "esprits simples" qui restent prisonniers de biais cognitifs ; les termes de "péché", de "symptômes du mal" sont utilisés à leur égard.

Aux yeux de certains, ce texte présente aussi de multiples contradictions : comment concilier hasard statistiquement aléatoire et prise en compte de la taille de l'échantillon ? Ou plus loin juste défense de l'évolutionnisme darwinien et rejet de l'explication des biais par la psychologie évolutionniste ? Ou encore affirmation du rôle conscient de l'acteur social et injonction à s'abstenir de rechercher des coupables, porte ouverte à l'irresponsabilité ?

Les défenseurs de Bronner ont réagi vivement à ces critiques, ne voyant là aucune incompatibilité.

Au delà de ces réactions quelque peu épidermiques, un vrai débat s'engage sur la nature plus anthropologique que sociologique du texte de Bronner.

L'idéal d'un humain parfaitement rationnel n'est-il pas utopique ? N'y a-t-il pas dans l'humain – et dans le réel – une part d'irrationalité, contrairement à ce que prétendait Hegel ?

Déjà les tragiques grecs avaient découvert que l'humain n'est pas entièrement guidé par le *logos*, et l'on peut reprocher à Bronner de ne pas avoir pris en compte la rationalité limitée d'Herbert Simon chère à notre président...

Bronner cherche à rendre sa sociologie irréfutable – et donc non scientifique au sens de Carl Popper – en se référant à une forme de rationalité qui a fondé le déterminisme scientifique du XIX^{ème} siècle, et qui se heurte au "principe d'incertitude" (ou principe d'indétermination) de la physique quantique (Heisenberg).

S'en suit une digression "quantique" difficile à suivre pour celles et ceux qui ne disposent pas d'une grande culture scientifique, le tout débouchant sur le constat qu'il convient de distinguer déterminisme et causalité, et sur une référence à Spinoza dont la négation du libre-arbitre s'oppose à l'individualisme méthodologique de Raymond Boudon et Gérard Bronner, selon lesquels l'acteur

social est responsable de son sort, ses intentions et ses actions étant plus efficaces que les déterminismes sociaux.

Vieux débat entre deux approches de la sociologie : individualisme / holisme, Max Weber / Émile Durkheim, et un siècle plus tard R. Boudon / Pierre Bourdieu.

Bronner a précisé son point de vue "antibourdieuzien" dans "Le Danger sociologique" (2017).

De même qu'il y a de l'irréductible dans une réalité aléatoire et contingente, il y a forcément de l'indéterminisme dans les sciences humaines, affirmation qui déclenche un échange un peu vif, entre ceux qui considèrent que les sciences humaines – et en particulier la sociologie -, travaillant sur des représentations, sont forcément porteuses d'idéologies, et ceux qui refusent de voir un biais idéologique chez un disciple de R. Boudon... et en plus éditorialiste au Point !

FR